

Yves Baudelle et Elisabeth Nardout-Lafarge (dir.),
Nom propre et écriture de soi
Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal,
coll. « Espace littéraire », 2011, 308 p.

Arnaud Genon
Nottingham Trent University

On fonde l'autobiographie, depuis *Le Pacte autobiographique* de Philippe Lejeune, sur l'homonymat entre l'auteur, le narrateur et le personnage. Sans ce pacte, pas d'autobiographie au sens strict du terme, seulement des genres périphériques. C'est que cette définition s'appuie sur «une conception pragmatique et fonctionnelle du nom» (p. 7) qui accorde une confiance dans l'autorité du nom propre que *Nom propre et écriture de soi*

« entend mettre à l'épreuve des textes contemporains » (p. 7) en la réexaminant à la lueur de l'évolution du genre autobiographique, de sa théorie et des études sur le nom propre.

Le genre récent de l'autofiction, qui instaure en son sein une distance du sujet vis-à-vis de lui-même, mais aussi la multiplication des genres qui gravitent autour d'une écriture de soi de plus en plus nébuleuse ou encore les réflexions renouvelées sur la notion de l'identité amènent à repenser la place centrale du nom propre dans la distinction et les limites entre fiction et non-fiction.

Poétiques du nom propre

Pour ce faire, l'ouvrage dirigé par Yves Baudelle et Elisabeth Nardout-Lafarge procède en quatre temps. Le premier, « Poétiques du nom propre », propose un cadre théorique permettant la réflexion à suivre dans les trois parties suivantes. Eugène Nicole, dans « Le texte onomatourge », s'appuie sur des textes de Leiris, de Michon ainsi que sur certains de ses propres écrits afin de souligner que même dans les textes autobiographiques, « la nomination demeure une opération textuelle marquée de réticences psychiques » (p. 24). Le nom réel est celui qui se dit, mais aussi celui qui se cache, se dissimule. Il ne va pas de soi. Le spécialiste du genre autobiographique qu'est Jacques Lecarme a fait du nom, à l'instar de Lejeune, le critère de reconnaissance de l'autobiographie et de l'autofiction. Pour cette dernière, au premier critère nominal s'ajoutait celui, péritextuel, de la mention générique « roman ». Dans « Hétéronymat, homonymat, anonymat », Lecarme révèle que nombre de textes autobiographiques empruntent d'autres voies que celles de

l'homonymat : anonymat, sorte de vide ou de dissimulation onomastique que « le lecteur remplit par déduction » (p. 38), dans le meilleur des cas. L'anonymat complet des trois instances plonge quant à lui l'autobiographie dans une impasse puisque le lecteur ne parvient pas à l'investir. L'anonymat restreint au narrateur et au personnage dessine « une autobiographie négative qui se serait délivrée de l'homonymat, cette servitude assez accablante » (p. 42). On distingue aussi l'hétéronymat par l'intermédiaire de l'usage de pseudonymes qui, se dévoilant eux-mêmes, rendent « possible une autobiographie véritable » (p. 40), et ceux qui, restant dans l'ombre, éloignent le récit « d'un discours de vérité » (p. 40). Bien sûr, l'autobiographie a à voir avec le nom. Mais Lecarme de conclure justement que « rendre à la fois le nom présent et absent, l'induire et l'effacer, c'est le grand art des autobiographes suprêmes » (p. 42).

À l'heure de l'hybridité générique postmoderne, Yves Baudelle réaffirme, dans son article, l'importance du nom dans la différenciation taxinomique. Un roman autobiographique, nous rappelle-t-il, quel que soit le degré de ressemblance entre l'auteur, le narrateur et le personnage, reste un roman. Pas d'autobiographie sans pacte, sans signature, nous dit-il en bon « lejeunien » : « le critère du nom propre [est] plus sûr que les serments de vérité » (p. 47). De la même façon, on ne pourra distinguer l'autofiction et le roman autobiographique qu'en s'appuyant sur la présence du nom et ne pas confondre, à tort, ces deux pratiques littéraires. Cependant, là où l'on s'arrête souvent au seul nom de l'auteur, Baudelle se propose d'étendre la poétique du nom propre et de s'appuyer aussi sur les noms des lieux, des autres personnages ou des titres des œuvres du même auteur, indices qui signeraient, dans certains cas, des pactes autobiographiques en l'absence du pacte autobiogra-

phique traditionnel. Il conclut sur l'aspect juridique du nom, notant que, dans les cours de justice aussi, « la mention des patronymes réels a plus de force que l'allégation de fictionnalité » (p. 66). Pour terminer cette partie, Robert Dion et Frances Fortier interrogent l'anonymat dans la biographie, s'appuyant sur les pratiques de Mertens, de Macé et de Louis-Combet. Ces textes, « qui remettent le sujet au centre de la question littéraire » (p. 84), témoignent paradoxalement « d'une contestation du personnage biographique » (p. 84).

Pratiques contemporaines

Cette deuxième partie est l'occasion de confronter les pratiques contemporaines. Florence de Chalonge s'intéresse, dans « Marguerite Duras : les noms de Yann », aux différents noms auxquels répond celui qui a partagé les quinze dernières années de l'auteur de *L'Amant* et les différents sens ou fonctions qu'ils revêtent. Dans « Tout, sauf le nom. Poétique et plastique des noms propres : Claude Simon et Christian Boltanski », Dominique Viart constate qu'une mutation épistémologique s'est produite à la fin du XX^e siècle : « les modèles discursifs sont en crise, les stratégies d'intellection sont soumises au soupçon [...] le passé doit être lavé des discours qui le recouvrent » (p. 104). Et cette mutation n'est pas sans conséquence sur la question des noms propres et sur « leur mode de présence et de traitement dans le récit de vie » (p. 104). En effet, les travaux de Boltanski, dont sa *Liste des Suisses morts dans le canton du Valois en 1991*, révèlent que les noms ne nous disent rien des personnes qu'ils désignent et mettent en relief la vacuité du patronyme. Dans leurs œuvres, Boltanski et Simon vont tenter une écriture de soi qui échappe

aux méfiances et aux « paradigmes trompeurs du genre » (p. 106). Ainsi, Boltanski dira le faux sous son nom, Simon le vrai dans la fiction. Un des enjeux des travaux de ces deux artistes consiste justement à révéler que le nom ne témoigne de rien et les boîtes qu'expose Boltanski, boîtes qui recueillent des objets, des souvenirs, en disent beaucoup plus qu'un simple patronyme.

Élisabeth Nardout-Lafarge étudie ensuite les « procédés toponymiques chez Michon, Millet et Bergounioux » et révèle comment les pactes autobiographique ou romanesque se négocient dans le registre toponymique, d'où il résulte que « l'identité apparaît comme une nébuleuse de noms dont aucun n'a le monopole du propre, et dont l'ensemble dessine une signature multiple, instable mais cohérente » (p. 134). Enfin, Serge Doubrovsky, inventeur du néologisme « autofiction », montre combien le nom détermine la réception d'une œuvre. Rousseau fut critiqué pour ses *Confessions* parce que c'est sous son nom que s'exposait sa sexualité. Et ceux-là mêmes qui reprochaient à Rousseau son impudeur, ses vices, se délectaient à la lecture des écrits de Crébillon fils... Deux siècles plus tard, en 1982, les éditions du Seuil refusaient *Un amour de soi* de Doubrovsky pour les mêmes motifs... Écrire en son nom propre, nous dit Doubrovsky, n'engage pas que sa propre personne. Ce dispositif entraîne l'autre dans sa propre histoire et soulève des problématiques tout autant éthiques que juridiques.

Autobiographies

Dans le premier article, Alessandra Ferraro interroge le cycle Sally Mara de Queneau, par lequel l'auteur proclame « un important principe poétique classique : il ne faut pas attacher

d'importance à l'auteur de l'œuvre, mais à l'œuvre en elle-même » (p. 149). C'est la raison pour laquelle il s'inscrira de manière cryptée dans la trame de *Chiendent* et refusera une trop grande transparence onomastique dans ses trois romans autobiographiques. Ce n'est qu'en se « déclinant de façon oblique » (p. 154) que Queneau pouvait objectiver son moi.

Après l'étude de Monique Gosselin-Noat sur « le retour du nom propre dans *Enfance* » de Sarraute, Paul Renard s'intéresse aux « clés pour pénétrer dans le Milieu » dans *Pauvre de Gaule* de Stéphane Zagdanski. Il y analyse les modalités et les motivations de l'onomastique ainsi que sa réception. Et l'auteur de conclure que les personnages à clés sont finalement moins complexes que ceux qui apparaissent « sous leur vrai nom : le protagoniste narrateur, Zagdanski, et même de Gaule vivent davantage que les Banana, Datcha, Hubble, etc., qui ne sont que des caricatures, des marionnettes, des masques » (p.189). Enfin, Ginette Michaud nous offre une réflexion sur la manière dont Jacques Derrida a pensé le nom et la signature dans « J.D., en toutes lettres. Hétéronomie et "autobiographie" selon Jacques Derrida ».

Identités

Dans cette dernière partie, Marie-Noëlle Gary-Prieur s'interroge sur ce qui « fait la spécificité du nom propre dans la grammaire d'une langue » (p. 233). Elle finit par relativiser le rôle du nom propre dans « l'établissement de l'identité d'un individu » (p.246), notant qu'il ne constitue pas un critère mais simplement un « symptôme » (p. 247) d'identité. Gisèle

Mathieu-Castellani souligne quant à elle l'enjeu de toute écriture autobiographique : « établir à la fois une identité et une identification » (p. 250). En puisant ses exemples dans la littérature de différentes époques et de différents pays, la critique révèle toutes les ambiguïtés qui unissent un écrivain et son nom : « À l'angoisse de ne pas ressembler à son nom, se substitue l'angoisse de voir son nom ne pas lui ressembler » (p. 268). Isabelle Décarie se penche ensuite sur « le cas de Georges Perros » et cherche à expliquer une tension propre à son travail : « Comment [...] concilier l'envie de disparaître, de rester en coulisses, géographiquement loin du circuit, et le désir de reconnaissance qu'on sent filtrer à travers un goût trop ouvertement affiché pour l'échec ? Comment allier renom et anonymat ? » (p. 271) Pour conclure, Barbara Havercroft étudie, dans « Nom propre, corps maigre ou les configurations du sujet anorexique dans *Petite* de Geneviève Brisac », le rôle de l'onomastique et la manière dont elle contribue à « la représentation d'une douloureuse recherche d'identité et de guérison » (p. 285). Le(s) nom(s) propre(s) révèle(nt) ici un sujet brisé, cœur d'une fracture autobiographique.

L'onomastique et l'écriture autobiographique au sens large du terme se voient offrir, avec cet excellent ouvrage, une nouvelle référence. Les différentes contributions, riches de leurs diversités et de leurs angles d'approche, constituent autant de réponses ou d'ouvertures qui viendront nourrir les champs ici investigués.